

ABONNEMENTS.

Un mois. 4 fr.
Trois mois. 11 »
Par la poste. 15
En No. 20
Les abonnements commencent
à toutes les époques.

LE POLITIQUE,
JOURNAL DE LIEGE.

ANNONCES

20 centimes par ligne.

On s'abonne

au bureau du journal, rue
du Pol-d'Or, N° 632, et chez
Messieurs les Directeurs des
Postes.

ALLEMAGNE.

On écrit de Pise, le 2 octobre :
On a posé solennellement aujourd'hui, dans le palais de l'université, en présence du congrès des naturalistes italiens, la statue de Galilée, faite en marbre le plus fin de Carrare par le statuaire de Livourne, Emile Demi, à qui elle a été achetée par une association d'admirateurs zélés des sciences et des arts, soutenue par la munificence du grand duc. Elle représente Galilée assis et plongé dans une méditation profonde sur un globe terrestre qu'il tient dans sa main gauche.
Demain aura lieu la première séance du congrès, dont les membres sont jusqu'ici au nombre de 216.
D'après la Gazette de Gènes, Paganini se trouve depuis quelques jours dans cette ville, où il est né; il vient de Marseille et se porte bien (contrairement à ce que mandent d'autres nouvelles.)

ANGLETERRE. — Londres, 18 octobre.

On lit dans un journal du matin :
On apprend de Windsor que depuis quelques jours on revoit la duchesse de Kent en compagnie de la reine, d'où l'on conclut qu'un rapprochement a eu lieu.
Il règne beaucoup d'activité au château. La reine sort chaque jour à cheval avec une suite nombreuse et accompagnée des deux princes de Saxe-Cobourg. Autant qu'il est permis d'en juger par les apparences, lorsque la reine paraît en public, elle se montre fort éprise du prince Albert, de sorte qu'on commence à croire qu'on en viendra réellement à un mariage.
Le vaisseau le Britius a apporté des nouvelles de Montevideo du 5 août. Le port de Buenos-Ayres était bloqué et toutes les communications étaient interrompues à l'exception de celles réservées pour le paquebot anglais. Rien ne peut faire penser que le blocus sera levé de long-temps. L'amiral français restait toujours dans la même position et le gouverneur Rosas était toujours aussi populaire à Buenos-Ayres. De nouveaux troubles ont éclaté dans la Banda orientale. Quinze cents hommes sont entrés dans cette province sous les ordres du général Lavillblaca. Son but est de renverser le gouvernement actuel et de rétablir Oribe ou de confisquer le pouvoir à son profit. Don Fructuosa Riveira, président, s'est rendu de sa personne au camp, afin de réprimer le mouvement révolutionnaire! Le vaisseau des Etats-Unis, le Fairfield était à Montevideo; le vaisseau l'Indépendant, commandé par Nicholson, stationnait à Rio de Janeiro. (Globe.)
— On écrit de Portsmouth, 17 octobre :
Hier après midi un dîner a été donné à M. Baring, chancelier de l'échiquier, pour célébrer son élection, comme membre du parlement. Ce ministre a prononcé à cette occasion un discours qui a été beaucoup applaudi, et dans lequel il a déclaré qu'il se réjouissait d'avoir été appelé au ministère sans devoir renoncer aux principes qu'il a toujours professés. Il a défendu ensuite le ministère du reproche qu'on lui fait d'avoir nommé trois catholiques, MM. More O'Ferrall, Sheil et Wyse le premier secrétaire de l'amirauté, le second secrétaire du bureau du commerce, le troisième lord de la trésorerie. L'autre représentant de Portsmouth a dit dans son discours que jamais aucun ministre n'avait fait d'avantage pour la cause de la réforme. Le président a proposé un toast à la liberté civile et religieuse. M. le chevalier Best, gentilhomme catholique, a appuyé ce toast. Un toast a aussi été porté aux ministres.
— Les directeurs de la banque d'Angleterre viennent d'adopter récemment une résolution extraordinaire, qui a causé la plus vive inquiétude à Liverpool, ainsi que dans le Lancashire et les districts manufacturiers. Ces directeurs ont résolu, dans leurs opérations d'escompte, tant à Londres que dans leurs succur-

sales, de rejeter tous les billets, traites ou valeurs qui porteront la signature d'une banque d'émission (à bank of issue), que ce soit une banque particulière ou une banque par action en participation. Des traites tirées et acceptées par des négociants et des marchands, et revêtues d'une douzaine d'endossements, ont été refusées par ce seul motif qu'un des endossements se trouvait être celui d'un banquier de province émettant ses propres billets ou celui d'une banque d'émission.
Les traites des banquiers de province sur leurs banquiers de Londres et acceptées par ces derniers ont également été refusées. Dans le Lancashire, toutes les ventes se font avec condition de payer au comptant ou en traites de banquiers, ce qui veut dire des traites tirées, acceptées ou endossées par des banquiers. Aujourd'hui la nouvelle décision des directeurs de la Banque d'Angleterre déclare que toutes ces traites ne sont plus admissibles à ses escomptes; en conséquence les négociants craignent que cette mesure n'ait pour résultat de suspendre toutes transactions commerciales, ou du moins d'embarrasser et de gêner leurs opérations.
Une députation des Banques de Liverpool s'est rendue vendredi dernier auprès du gouverneur de la banque d'Angleterre, pour lui faire remarquer l'injustice et l'impolitique d'une pareille mesure. Ce fonctionnaire a promis de soumettre les réclamations qui lui ont été adressées à la cour des directeurs, et a fait espérer qu'il y serait fait droit. Jeudi dernier, la cour a délibéré sur ce sujet, et, après une longue discussion, elle a fait informer la députation que la résolution qui avait été prise ne pouvait pas être rapportée. Aussitôt les députés sont retournés à Liverpool, où des réunions particulières ont été convoquées pour vendredi, afin de s'occuper des meilleures mesures à prendre.
Sans doute, il sera convoqué une réunion générale de tous les négociants et banquiers de cette ville qui adresseront au gouvernement un mémoire énergique, tout en implorant son intervention. Nous considérons, quant à nous, cet acte de la Banque d'Angleterre comme très-impolitique et en même temps très-intempestif; mais nous n'y voyons pas un si vil sujet d'alarme qu'on a l'air de le penser en général; car un acte de tyrannie de ce genre excitera sans doute l'indignation de toutes les classes commerçantes, dans toute l'Angleterre et leur suggérera l'idée de chercher à se rendre tout à fait indépendante de la Banque d'Angleterre. (Globe.)

FRANCE. — Paris, le 19 OCTOBRE.

Le 18, à cinq heures de l'après-midi, au moment où la voiture dans laquelle se trouvait le roi accompagné de la reine et de Mme. la princesse Adélaïde, venait d'arriver à la hauteur de la grille du jardin sur le quai des Tuileries, une grosse pierre lancée avec violence, est venue frapper la glace du côté droit, l'a brisée en éclats, et ayant ricoché sur l'impériale, est retombée sur la tête de S. M. la reine, qu'elle a rudement froissée.
L'auteur de cet attentat était une femme qui a été immédiatement arrêtée.
Le roi ayant donné ordre de faire halte, S. M. s'est assurée que la reine n'était pas dangereusement atteinte; et quelques instans après elle a continué sa route vers St-Cloud.
Pendant cette halte, une foule considérable s'était rassemblée autour de la voiture du roi, donnant des signes du plus respectueux intérêt; et au moment du départ de LL. MM. elles ont été saluées par les plus vives acclamations.
La pierre qui a frappé la reine a dû passer dans l'étroit espace laissé par l'officier d'ordonnance à cheval qui couvrait de son corps la portière de la voiture. Elle était ronde et avait dû être lancée avec une grande force pour briser à une telle distance une glace aussi épaisse.

La femme arrêtée se nomme Stéphanie Giraudet, domestique sans place; elle avait la tête coiffée d'un mouchoir rouge; elle était couverte de haillons. Les premières réponses qu'elle a faites aux questions dont elle a été l'objet de la part du préfet de police, qui s'était immédiatement transporté sur les lieux ont donné aussitôt à penser qu'elle était folle, et l'interrogatoire qu'elle a subi plus tard a pleinement confirmé ces premiers soupçons.
LL. MM. sont arrivées à St.-Cloud à six heures un quart.
M. le docteur Pasquier, mandé chez la reine, s'y est aussitôt rendu, et le résultat de l'examen qu'il a fait de la partie atteinte a dissipé toutes les inquiétudes que ce triste événement avait fait naître.
S. M. la reine a dîné avec le roi, et elle a reçu dans la soirée comme à l'ordinaire.
M. le président du conseil et ensuite tous les ministres sont successivement venus à Saint-Cloud.
M. le comte de Montalivet, M. le chargé d'affaires de Russie, M. le ministre de Danemarck, Mme. la comtesse Duchâtel, et un grand nombre de personnes se sont succédé toute la soirée dans les salons du roi.
La reine s'est retirée à 10 heures et demie.
— Voici de nouveaux détails sur la malheureuse femme aliénée qui a commis le 18, l'attentat qui a porté dans tous les esprits une si profonde tristesse. Stéphanie Giraudet est poursuivie de l'idée fixe que les cuirassiers veulent exercer des violences sur sa personne et elle a prétendu se venger du roi, parce qu'il ne met pas fin à ces chimériques tentatives, c'est ce qu'elle a répété dans l'interrogatoire qu'on lui a fait subir.
Je sais, dit-elle, qu'ils m'en veulent, et j'entends leur souffle jusque dans les corridors de la prison. Comme on essayait de lui remontrer l'énormité de son action, elle est partie d'un éclat de rire hétébé. Tout dans cette malheureuse créature révèle l'existence d'une profonde aliénation mentale.
S. M. la reine, objet d'une sympathie universelle, n'a été que légèrement atteinte. Son état est tel que tous les cœurs français peuvent le désirer.
— L'acte d'accusation relatif à Blanqui lui sera notifié demain ou après-demain; comme il n'a point répondu aux juges instructeurs, et que par conséquent son interrogatoire ne jette aucun jour nouveau sur la part qu'il a pu prendre au complot des 12 et 13 mai, l'acte d'accusation qui lui sera signifié est le même ou à peu près le même que celui qui a été signifié à Barbès et à ses complices.
— Auguste Blanqui persiste dans sa résolution de ne répondre à aucune des questions qui lui sont faites par les magistrats instructeurs.
Les cinq personnes arrêtées en même temps que lui, dans la cour de l'hôtel Daumont, ont été mises à la disposition de M. le procureur du roi, et renvoyées devant un de MM. les juges d'instruction, sous la prévention de révol d'un criminel et d'outrages par paroles envers des agents de la force publique.
— On lit dans l'Univers religieux :
« Depuis l'arrestation de Blanqui, des bruits alarmans circulent dans certaines régions sur l'état d'effervescence des esprits dans la capitale; on dit que le départ de Blanqui pour la Bourgogne se rattacherait à une nouvelle émeute projetée pour l'ouverture de la session. Les consignes les plus sévères sont données aux postes pendant la nuit.
— On calcule que M. de Ponthois n'arrivera pas à Constantinople avant le 25 octobre. Ainsi nous ne recevrons pas avant la fin de novembre la nouvelle de la direction qu'aura prise la diplomatie française depuis le changement d'ambassadeur.
— On lit dans le National :
« La crise commerciale paraît toucher à son terme; ce que nous pouvons du moins affirmer, c'est que le nombre des affai-

Feuilleton.

UNE SEDUCTION.

(Correspondance particulière de la Gazette des Tribunaux de Paris.)

Moscou, 28 septembre 1839.

Les journaux russes et français ont déjà fait connaître en quelques mots une sanglante catastrophe qui a plongé dans le deuil deux familles. Je vous transmets les détails que l'enquête judiciaire a recueillis sur cet événement qui fait encore à Moscou le sujet de toutes les conversations.
Le 24 août, la garde qui faisait patrouille aux environs de Moscou, s'arrêtant près de la rive de la Kolotchna, sur la lisière d'un bosquet d'aulniers, aperçut une kibitka attelée de deux chevaux, qui stationnait là depuis quelque temps, comme abandonnée par les maîtres et les gens. Les gardes approchèrent, et les gémissements qu'ils entendirent les dirigèrent dans un endroit écarté du bosquet... Là, deux hommes grièvement blessés gisaient à quelques pas l'un de l'autre; un troisième individu allant de l'un à l'autre, cherchait à les soulever et à les entraîner hors du bosquet.
Les deux blessés furent portés par les gardes dans la kibitka et conduits en toute hâte à Moscou. Le troisième acteur de cette scène sanglante, qui portait le costume de domestique, fut conduit en prison, et une enquête judiciaire fut immédiatement ordonnée.
Voici ce qu'apprent les déclarations que purent faire les blessés et celles du domestique.
En 1837, le comte Paul Petrowitch Novosiline, capitaine dans le régiment des chevaliers-gardes, se rendit à Polany, petit village appartenant à un ancien général des cosaques, retiré depuis longtemps du service, Savatchernick. Le comte se présenta dans la maison du général et y fut reçu avec toute la bienveillance de l'hospitalité slave.
La famille du général se composait de sa femme, de cinq fils, tous officiers dans le 20^e régiment de cosaques de la mer Noire (ancien régiment du père), d'une fille mariée au capitaine Bogieszewski, et d'une seconde fille, Elisabeth, qui venait alors d'atteindre sa dix-huitième année.
Le fils et le gendre du général étaient au régiment, et le comte Novosiline, qui avait été vivement frappé par les charmes de la jeune Elisabeth, trouva facilement des prétextes pour prolonger son séjour dans la maison hospitalière de Polany. Des intelligences secrètes ne tardèrent pas à s'éta-

blir entre lui et la jeune fille, et la passion du comte fut portée à un tel point que, sans calculer la distance que sa fortune et l'ancienneté de sa noblesse mettaient entre lui et la famille du général, il demanda Elisabeth en mariage.
Le vieux général ne pouvait qu'être heureux d'une pareille union, mais il devait prévoir qu'elle serait vivement blâmée par la famille du comte. « Je ne suis qu'un vieux soldat, lui dit-il, je dois tout à mon sabre; je n'ai que mon sabre à laisser à mes enfans : et la fille d'un vieux soldat cosaque doit être fière d'appartenir à la famille d'un puissant boyard comme vous. Mais c'est la tête levée et non clandestinement qu'elle y doit entrer. Ce n'est donc pas assez que vous le vouliez, vous, il faut que votre mère y consente. »
Le comte Novosiline répondit qu'il était sûr d'avance de ce consentement, mais le général insista pour qu'il lui fût rapporté par écrit, et Novosiline, après quelques jours encore passés près d'Elisabeth, se rendit à Moscou pour obtenir l'aveu de sa mère.
La comtesse, veuve depuis plusieurs années, et dont les préjugés aristocratiques étaient encouragés encore par ceux de son frère qui habitait avec elle, déclara qu'elle ne donnerait jamais son fils à la fille d'un homme qui n'était pas noble de race et qui n'avait gagné son titre que sur le champ de bataille. Puis, profitant de l'ascendant qu'elle avait sur le caractère assez faible de son fils, elle lui fit donner sa démission et lui enjoignit de rester près d'elle à Moscou. Bien que son amour pour Elisabeth fut encore aussi profond et aussi sincère, le jeune comte n'eut pas la force de résister, et, quel que fût son désespoir, il respecta les ordres d'une mère sous la volonté de laquelle il avait toujours pieusement courbé la tête.
Pendant Elisabeth attendait dans sa solitude de Polany la réponse qui avait été promise : plusieurs mois se passèrent et la réponse ne vint pas... Elisabeth avait été séduite par le comte Novosiline : déjà sa honte ne pouvait plus se cacher... Elle avoua tout à son père. Le vieillard ne fit aucun reproche à sa fille : il pleura avec elle; la consola lui-même, et adressa au comte une lettre dans laquelle il lui rappela sa parole. Après avoir vainement attendu une réponse, il écrivit à ses fils et à son gendre de se rendre immédiatement près de lui.
Tous arrivèrent bientôt.
Le vieux général, les larmes aux yeux, les conduisit près d'Elisabeth qui venait de mettre au jour un fils, jet leur montrant la mère et le berceau de l'enfant : « Voilà les victimes; leur dit-il; le séducteur se rit d'elle

et de nous. Garçons, il faut venger votre sœur, il faut venger cet enfant qui est votre neveu; il faut laver notre déshonneur avec le sang ou avec le mariage.
Tous embrassèrent la malheureuse mère et le pauvre enfant et se dirigèrent sur Moscou.
En passant par Bychov, chef-lieu du district, où est situé le village Polany, ils parlèrent de leurs projets à quelques amis, qui trahirent le mystère, de sorte que la nouvelle arriva à Moscou avant eux.
La comtesse Novosiline, justement effrayée, obtint du général Nohart, alors gouverneur de Moscou, l'ordre de faire arrêter les cinq frères Tchernick et le capitaine Bogieszewski aussitôt qu'ils arriveraient dans la capitale. L'ordre fut exécuté ponctuellement; les six officiers furent arrêtés à la barrière de Smolensk, et, après avoir subi trois mois d'une détention sévère dans la forteresse de Kremlin, ils furent envoyés à leur régiment sous bonne escorte avec l'ordre de l'attamen des cosaques de ne leur délivrer ni congé, ni permission de s'éloigner du régiment même pour un seul jour.
Ils prirent alors une autre décision. Ils tirèrent au sort lequel d'entre eux devait donner sa démission et se charger du soin de venger le déshonneur de la famille. S'il succombait, un autre devait prendre sa place. Le sort tomba sur le quatrième frère, Ivan, Ivan donna donc sa démission, et sans même revenir auprès de son père, il s'achemina directement vers Moscou. Mais il ne connaissait pas le comte de Novosiline, il ne l'avait jamais vu, et il craignait que les démarches qu'il aurait à faire pour le rencontrer ne donnassent l'éveil sur ses desseins et ne fussent un obstacle à l'exécution, car la famille du comte était puissante et pouvait d'un mot obtenir sa déportation en Sibérie.
Un singulier hasard vint le servir.
En passant par Voronije, village qui appartient à la famille Novosiline, il aperçut dans la salle d'une auberge une gravure coloriée qui représentait un cavalier revêtu de l'uniforme de chevalier-garde, et monté sur un magnifique cheval gris taché de noir d'une façon assez bizarre. Il demanda quel était ce portrait; on lui répondit que c'était celui du comte Novosiline, monté sur son cheval favori, Pannot-hka. A ce nom, Ivan se contenta, et après avoir longtemps arrêté ses regards sur l'image de celui qu'il brûlait de rencontrer, il fit route vers Moscou, accompagné seulement d'un domestique.
Déjà il pouvait voir les dômes blancs des églises et les tours grisâtres du vieux Kremlin, lorsqu'il aperçut un cavalier qui s'achemina dans la direc-

